

XYZ. La revue de la nouvelle

Un matin, place des Vosges

Pascal Gin



Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3950ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gin, P. (1994). Un matin, place des Vosges. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 32–34.

UN MATIN, PLACE DES VOSGES

PASCAL GIN

« ... une femme seule à la terrasse d'un café. » La phrase flotte, anonyme. Peut-être une bribe de conversation. Quelque passage d'un roman. Voire la première ligne, hésitante, d'une histoire qui s'ébauche. « ... femme... terrasse... café... » Issus de l'alchimie des réminiscences, les mots accaparent l'instant présent. Les mots me tentent. Quelle est cette femme ? Pourquoi cette scène ? Tout reste encore à dire. Je les laisse à leur course, lâchés dans le dédale de l'imagination. Sphères hérissées arrachant ici et là quelques lambeaux de vie. Alors les mots s'empâtent, esquissent, proposent une image : « ... une femme seule à la terrasse d'un café. » Incision du guillemet dans la masse du réel : le possible perle.

L'œil s'ouvre. Visions. Une bâche jaunâtre interposée entre buveurs et ciel, quelques chaises à l'ombre d'un arbre grillagé, la blancheur circulaire d'un cendrier sur le marbre d'une table. L'œil s'arrête sur ces détails empruntés à la mémoire quotidienne (le comptoir de l'express matinal, la terrasse adjacente). Il sonde ce lieu commun, tentant d'y découvrir la femme. Absence. L'inconnue se dérobe au décor ordinaire que reconstruisent ces quelques accessoires. Comme si elle refusait de s'y laisser piéger. Comme si ces deux univers, celui balisé d'habitudes du café du coin, celui fugace et neuf de la femme, s'excluaient. Images d'humeurs incompatibles. Il faut chercher ailleurs. L'œil se ferme.

De nouveau, se répéter les mots. Y trouver un indice, une aspérité. « ... une femme seule à la terrasse d'un café. » Il faut que la scène aille au-devant de l'inconnue : il faut un lieu qui puisse recueillir l'ampleur solitaire de sa présence. Une enclave. Un espace hors des autres. Battement de paupière. L'œil hésite. Il y a l'image d'un passage couvert entre deux bâtiments puis celle de

quelque cul-de-sac dans un quartier touristique. La femme, toujours, se dérobe. Il y a maintenant l'image d'une place. L'œil saisit le jardin public en son centre, les édifices délimitant un carré presque parfait, les arcades qui s'y découpent. À travers les piliers, les vitrines de quelques boutiques — encore cadencées — accrochent la lumière — encore pâle. L'œil apprécie cet espace renégocié. Il s'aventure dans la galerie, observe la lourdeur des voûtes, s'absorbe dans la régularité des demi-cercles que soutiennent les colonnes. Bruine matinale. À l'ombre de ce ventre de pierre, une femme, seule, à la terrasse d'un café.

Déjà plusieurs tables se trouvent sous les arcades. Il est bien trop tôt (mais quelle heure au juste ?) pour en sortir plus. Une pile de chaises (haute, penchant vers la droite) s'élève devant un bac à fleurs. On peut voir, de l'autre côté de la porte d'entrée, la pancarte du menu (le plat du jour — de la veille? — inscrit à la craie). Unique cliente de la terrasse, l'inconnue fixe l'un des balcons faisant saillie sur le bâtiment d'en face. Je pourrais la décrire avec minutie: le col relevé de l'imper dont les pointes semblent pliées par l'usage, la crevasse d'une gerçure sur la lèvre inférieure, la course bleue d'une veine sur le dos de la main droite... Oui, je pourrais. Mais qu'élucideraient tous ces détails? En diraient-ils plus que la goutte ambrée arrêtée à mi-chemin sur le bord de la tasse ou que l'emballage du sucre, ouvert mais toujours figé dans son pli d'origine?

L'énigme de l'inconnue semble se situer ailleurs. Autour de l'anomalie de sa présence dans cet univers clos marqué d'absence. Pourquoi se trouve-t-elle si tôt à la terrasse de ce café? Pourquoi cette table sous les arcades alors que la pierre conserve encore l'empreinte des frissons nocturnes? Pourquoi cette solitude délibérée, orchestrée presque? Pour satisfaire ma curiosité, je ne dispose que d'une lèvre gercée, que d'une tasse maculée. Peut-être tient-elle à capturer ce moment privilégié où les dernières traînées de nuit s'étiolent dans un semblant de jour. Peut-être prise-t-elle ce souffle de pierre qu'expirent les arcades aux premiers instants diurnes. Peut-être.

La femme vient de porter la tasse à ses lèvres (thé? grand crème?). Derrière elle, la devanture du café légèrement embuée. Je vois la silhouette du serveur, la tache noire du veston. Lui sait peut-être. Il a pris sa commande, entendu sa voix. Peut-être a-t-il remarqué quelque indice au moment où il se tenait près d'elle, une main dans la poche du tablier: un carnet d'adresses, un livre, une lettre. Peut-être même ne s'en est-il pas tenu au « et pour madame ce sera », engageant la conversation, lui posant ces mêmes questions qui me préoccupent. Peut-être.

Il suffirait de pousser la porte. Bouffée de chaleur. L'établissement serait vide, à l'exception du garçon, près de la vitre. Il suffirait de s'asseoir à l'une des tables, d'attendre qu'il vienne le plateau à la main. Puis, alors qu'on passerait la commande (un express, un demi, peu importe), le questionner, l'air de rien. Sur-tout ne pas le brusquer. N'est-il pas le seul à pouvoir résoudre l'intrigue, révéler l'inconnue?

— Connaissez-vous cette femme?

Alors, lui de répondre...

Mais il est des distances que je ne peux franchir. Cet espace m'est interdit, ce temps est hors du bien. « ... une femme seule à la terrasse d'un café. » Je n'ai fait qu'opérer avec ces quelques mots une fine déchirure dans la trame du possible. Derrière se trouve un lieu où j'ai droit de regard, mais non pas de passage. Paradoxe du geste qui me projette dans ce fragment d'imaginaire tout en m'en démarquant. Je ne peux qu'observer la scène. Je ne peux que sonder cette image qui m'envoûte. Regard s'introduisant dans la pièce surchauffée pour se joindre à celui du serveur fixé sur la terrasse.

La femme, de l'autre côté de la vitre, s'est levée. Geste du manteau que l'on enfile. Le garçon se rapproche de la surface embuée du verre. Une chaise que l'on repousse. Le tintement d'une pièce sur la table. Puis la femme disparaît. Du plat de la main, il essuie un rectangle de vitre. Une mince coulée de thé sèche sur le bord de la tasse. L'œil se ferme.